

2 MARS AU 7 AVRIL 1916

Naufrage du Provence

2 mars 1916 bord du Blenheim M.M.S.

Suite de mes notes de guerre arrêtées au 22 février au moment où le Président du Conseil, M.Briand, me donne audience. Une succession d'évènements m'a empêché de retracer au jour le jour les évènements que je vais m'efforcer de reconstituer de mémoire.

22 février

Briand tenait absolument à me voir avant mon départ. Il me répète que Sarrail a sa parole, qu'il faut avoir confiance. Rien ne sera fait contre lui. Il ne faut pas molester les Grecs, mais les induire à une collaboration qui nous vaudrait, aussitôt, celle des Roumains. Les Serbes vont être, dès que possible, reformés et envoyés en Chalcidique. Ils seront un corps autonome mais marcheront suivant les directives de Sarrail. Nous aurons aussi d'autres Anglais de l'armée d'Egypte, peut-être quelques Italiens.

Avec tous ces éléments, on pourra tenter une sérieuse offensive, pense-t-il. Si le Général a des idées, sur ce point, qu'il me les fasse connaître confidentiellement. Puis, à brûle-pourpoint : « Pourquoi Ferry a-t-il eu cette idée bizarre lors de sa séance de l'autre jour ? Si fâcheuse du point de vue diplomatique, au moment où je vais aboutir à coordonner les efforts des alliés. On me diminue, ou laisse croire que ma vie est précaire. Si vous saviez toutes les difficultés auxquelles je me heurte ! » Je réponds : « Nous ne pouvons obtenir quelque chose qu'en posant les questions à la tribune. Or, il faut résoudre au plus tôt la question du commandement. C'est, à mes yeux, la question qui domine toutes les autres. Ne pas la solutionner c'est laisser échapper nos chances de victoire » - « Oui, nous le savons, mais ce n'est pas commode. Quels chefs proposez-vous ? De Castelnau ? Je n'en veux pas, malgré le désir de beaucoup. Pétain, à aucun prix, c'est le pire des réactionnaires. Il y a Sarrail, je ne demande pas mieux, mais il ne s'impose pas assez, dès maintenant. Il lui faudrait une action d'éclat, une victoire, qu'il me confie ses projets d'offensive – je prends congé sur ces mots.

Birthday de Jimmy qui a six ans ce 22 février. Les petits amis lui font un chœur de joie et d'affection autour des six petites bougies du gâteau traditionnel.

Départ le soir, à 20 h 15 par le rapide de Toulon.

Mercredi 23 février

Toulon. Quelques achats. Déjeuner familial. Embarqué sur « La Provence » par une chaloupe de l'Arsenal. Plaisir de retrouver les officiers du bord, compagnons agréables du précédent voyage. Nous levons l'ancre vers 17 heures et filons rapidement vers le Sud.

24 et 25 février

Pas d'incident. Mer calme. Outre les 400 hommes d'équipage, il y a, à bord, des hommes et l'Etat-major du 3^{ème} colonial – 1 compagnie du 1^{er} Btn – la 3^{ème} Btn au complet – 1 compagnie de mitrailleuses la compagnie hors rang – Snoirose 1750 hommes. Quelques officiers isolés dont le Colonel Cot le 176 et trois marins.

J'occupe la même chambre qu'au dernier passage. Mais je la partage avec le Capitaine Berthomé commandant la Compagnie de mitrailleuses, un brave colonial plein d'entrain et de verve, et qui a, en son étoile, la foi la plus entière.

La chaleur nous tient longtemps éveillés le soir (la présence des chevaux et mulets sur le pont empêche d'ouvrir les hublots). Ce sont des bavettes interminables.

La conversation est celle de tous les combattants. Les Etats-Majors et les Généraux n'y ont pas un rang très enviable.

26 février

Temps superbe. Abrisé du vent, au soleil, je lis, le matin, Phèdre, sur la passerelle. Après déjeuner, je reprends ma place et je m'apitoie sur le malheureux Hippolyte sacrifié par Neptune.

A 15 heures moins deux minutes le Commandant Vasco plaisante avec moi sur la passerelle : « Vous avez de bien belles bottines jaunes. Que deviendraient-elles si nous étions torpillés ? - Je ne m'en embarrasserai pas et les laisserai sur votre bord avant de me sauver ».

Trois minutes après, à 15 heures 01, comme nous venions de changer la route, un choc formidable, suivi d'un déchirement en trois temps, ébranle le navire à tribord arrière. Le navire sursaute trois fois et aussitôt commence à pencher à l'arrière. Le commandant ferme les portes, fait stopper, fait donner le signal de détresse par la T.S.F. Les marins et les hommes courent aux embarcations, aux ceintures. Les officiers du bord, les officiers supérieurs nous rejoignent à la passerelle. Quelques uns d'un geste instinctif – est-ce pour se défendre ? – ont pris leur revolver.

Les premières barques mises à l'eau, au moment où elles touchent la mer, s'emplissent, la vitesse du bateau est trop grande encore. Elles chavirent, des hommes nagent tout près du navire.

On voit des spectacles affreux, des hommes sautent dans un canot – avant qu'on ait déroulé les garants. La manœuvre n'est pas commode. Elle est faite par des gens sans expérience. La corde d'avant est lâchée pendant que l'arrière de la chaloupe est encore à la poulie. Tout le contenu humain est versé à l'eau. La barque tombe ensuite, vide, dans le tas. Une barque est arrimée convenablement, elle descend régulièrement. Du pont des hommes se précipitent pour avoir une place – de 5 et 6 mètres de hauteur.

Quelques barques, cependant, ont été bien descendues, bien dirigées et s'éloignent.

Le bateau s'enfonce rapidement.

Des hommes montent sur le pont supérieur. Certains n'ont pas leur ceinture de sauvetage. Avec mon canif, j'arrache celles qui sont près de la passerelle et je les distribue. Je fais jeter à la mer les radeaux qui sont auprès de moi. Ce n'est pas chose facile.

Il n'y a plus de canots, ni radeaux, ni ceintures disponibles. Je ne puis plus servir de rien.

Je serre la main aux officiers de la passerelle.

Voilà Berthomé ; « adieu » mon capitaine ! C'est rudement embêtant de mourir ainsi sans pouvoir être utile à quelque chose ! – Adieu, répond-il, ou au revoir.

J'ôte ma capote, mes leggings et mes bottines. J'assujettis ma ceinture de liège et je réfléchis au problème de ma mise à l'eau.

Le temps de la réflexion est abrégé par l'attitude du bateau qui s'incline rapidement de l'arrière. L'eau pénètre dans les chaudières qui commencent à exploser. Il est 15 heures 11. Je me lance du bastingage et avec une adresse insoupçonnée j'attrape un des garants d'une baleinière, je glisse rapidement. Je sens que mon médius droit est arraché.

Je nage en désespéré, de toute ma vigueur, car je sens que le bateau va bientôt s'engloutir et je sais qu'il faut surtout éviter le remous, la suction.

Ces explosions se précipitent. Elles deviennent à un moment, formidables. Je me retourne et fais la planche « pour voir ». Par l'unique cheminée émergée le navire souffle son agonie en nuages de fumée noire et épaisse.

Je vois le capitaine accroché à la passerelle qui fait un geste de la main gauche et crie d'une voix dominant le tumulte « Adieu mes enfants ! ».

Les hommes massés en grappes, à l'avant répondent « Vive la France ! ».

A ce moment le bateau se dresse verticalement, les hommes sont précipités comme des balles par une raquette.

Tout autour du navire, dans les canots, sur les radeaux, les naufragés crient aussi « Vive la France ».

Le bateau s'enfonce soudain, comme une flèche.

J'ai crié aussi « Vive la France » ! et j'ai bu un coup formidable, car les vagues sont hautes.

Je me demande, à ce moment si je pourrai me sauver.

J'inspecte « le terrain » à la faveur des vagues qui me soulèvent. Je vois des barques qui fuient à coups d'aviron. D'autres, qui n'ont pas de marins à bord, s'en vont à la dérive.

Je fais effort pour m'approcher de l'une d'elles. « Eh ! les gars, pouvez-vous me prendre, - non, nous sommes surchargés, voyez la barque à côté ». Je nage vers celle-ci. Je demande du secours. Pas plus d'empressement. L'homme est féroce égoïste, à ces moments.

J'en prends mon parti ! A finir, autant finir ici !

Je tente encore un effort vers un radeau renversé, petit, et qui me paraît, hélas, déjà bien chargé !

Je rassemble mes dernières énergies « Hé du radeau ! Prenez-moi. Je n'en puis plus. Vous avez de la place ». Les occupés ne répondent pas - paraissent importunés. En me prenant, ils surchargent le radeau. Allons, il faut se résigner ! Une corde nage derrière le radeau. Je me décide à la saisir. Ce sera ma dernière tentative. Je fais une dernière brassée. J'ai atteint la corde ! Sinon je n'aurai pas fait une brassée de plus. J'étais épuisé.

« Tien-toi bien ! me dit un occupant – jusqu'à ce qu'un canot puisse te prendre. Mais non, on peut le faire monter, dit un autre, plus pitoyable ; C'est un officier ». Il a vu probablement mon ruban rouge sur la vareuse. « Monte donc ». « Laissez-moi souffler les amis, je n'en puis plus ! Je reste pendu au radeau pendant quelques minutes, des mains m'empoignent, je fais effort de mes reins, de mes jambes, me voici enfin « rescapé ».

Je suis resté dans l'eau environ une demi-heure.

Le radeau était du plus petit modèle, fait pour 10 à 12 personnes au maximum. Nous étions 18, et il était renversé, ce qui diminuait encore sa contenance. A l'avant, des chauffeurs et des mécaniciens avaient pris place, un officier mécanicien, Pirotte. Je me plaçai comme je pus, les pieds dans l'eau jusqu'aux chevilles, assis sur une traverse de bois pêchée. Des appels... C'est un chauffeur qui nage tout nu, sauf un gilet léger. Il implore. J'intercède vivement. On décide de le prendre. Il reste assis sur le radeau, les jambes pendantes dans l'eau pendant une demi-heure au moins, jusqu'à ce que j'aie obtenu qu'on se tasse encore un peu pour trouver la place des jambes du malheureux. On y arrive, et c'est invraisemblable !

La nuit tombe vite. Autour de nous, les épaves dansent sur les vagues. Le soleil est caché, par moments, par de légers nuages, des coups de vent laissent craindre une nuit mauvaise.

Nous ramassons, deux ou trois racines à la dérive. Je conseille de ramer pour approcher d'un radeau poussé du même côté que le nôtre, par le vent du nord-est. Il est bien placé, haut sur l'eau, et peu occupé. Quand nous sommes assez près je crie pour obtenir que nos radeaux s'accostent afin que nous puissions lui passer deux ou trois des nôtres. Mais ils refusent : « Nous ne pourrions pas ! Un de nos cylindres fait eau, c'est impossible ». J'ai beau crier à m'enrouer, tout ce que je peux obtenir c'est que le radeau nous lance une amarre afin de nous grouper, et qu'il s'approche, à force de ramer, d'une baleinière qui est dans nos parages, usitée par des soldats avec laquelle nous formons désormais un trio. Ainsi en groupe, la nuit sera plus facile à passer pour les hommes, pensai-je, et nous aurons plus de chances d'être vus de loin par ceux qui nous chercheront.

Nos deux voyageurs nus me donnent des inquiétudes. Comment résisteront-ils ? Nous les faisons mettre au milieu de nous et nous les garantissons contre l'embrun et contre le vent froid. A l'un d'eux, je donne ma ceinture de sauvetage. C'est toujours une protection pour la poitrine.

Le bord de bois sur lequel nous étions assis se rompt. Me voilà le derrière et les jambes dans l'eau et mouillé jusqu'aux reins, à chaque vague.

Le soleil se couche, rouge et oblong comme une lanterne de Venise. Ma montre phosphorescente luit dans la nuit, mais elle marque toujours 3 heures 15 ; Aucune idée de l'heure. Un soldat qui a sauvé sa montre crie, à un moment, de la barque, qu'il est 7 heures et demie. Il nous semblait qu'il devait être minuit. Les dents claquent plus fort, la déception est grande. Nous devions en avoir une plus grande encore.

Tout d'un coup, des cris : un projecteur ! on nous cherche. En effet à un point de l'horizon une vive lueur confuse et blanche embrase la nuit. Un autre ! La même lueur apparaît ailleurs. Encore ! Et c'est un troisième point qui s'éclaire. Pas de doute, disent les hommes, ce sont des navires qui nous cherchent et qui sont en cercle autour de nous ! A l'abattement succède une joie. Chacun veut se lever pour mieux voir. Je vois bien, moi, que la lumière est diffuse et s'étend en tâche et qu'elle n'est pas dirigée par un projecteur – pas de faisceau lumineux. Je ne dis rien et entretient l'espoir : « Bien entendu, on nous cherche, mais on ne viendra pas avant le jour, car même si on nous voit, on ne se risque pas de faire venir les bateaux la nuit parmi les épaves. Restez donc tranquilles. Ne vous agitez pas, pour ne pas vous fatiguer ».

J'ai le mal de mer tout d'un coup. Impossible de bouger dans l'entremêlement de nos corps et de nos membres. Je m'en excuse auprès de mes voisins à qui je ne puis cacher mon mal ! Mais je plaisante : « Attention aux tapis ! je déjeunerais mieux à bord demain ! Je n'ai cependant pas envie de rire. Tout mon corps est affreusement courbaturé. J'ai sur ma cuisse gauche un grand diable de soldat, avec sa barbe. Il appuie sa tête entre mes jambes pour avoir chaud et il a pris ma main, paume contre paume. Il ne dit rien. C'est un breton. Il doit avoir 42 à 43 ans. Ses lèvres remuent sans cesse. Il doit marmonner des prières. Sa vilaine figure est pâle, son haleine épouvantable. Je le serre contre moi : je sens que cela lui fait du bien.

A un moment, il ouvre la bouche : « Dites moi mon lieutenant, vous qui êtes officier, est-il vrai que nous pouvons être sauvés ?

Comment ! mon vieux, mais j'en suis sûr et certain puisque le télégraphe sans fil a fonctionné. C'est une question d'heures. Tu peux être tranquille, foi d'officier ». Et il redevint immobile pour la suite des heures.

Les feux que nous avions aperçus étaient des fusées allumées dans les canots de sauvetage. Ils se renouvelèrent dans la nuit. Mais les naufragés virent qu'ils n'étaient pas plus près et qu'il fallait attendre le matin sans nouvel espoir.

A un moment, je vis un véritable projecteur sur un point de l'horizon, mais lointain, très lointain. Le double faisceau tournait, cherchait, mais passait bien au-delà de nous. J'ai su ensuite que c'était un petit croiseur anglais qui explorait, mais ne trouva rien.

Par moment, le ciel se couvrait, le désespoir revenait, puis les étoiles apparaissaient éclatantes. Je les admirais pensant à l'énigme de la nature, à ce Dieu vers lequel allaient les officiers qui, sur la passerelle, à la dernière minute de la vie du navire faisaient le signe de la croix ou s'agenouillaient. J'étais calme, froid, indifférent. Sous ces étoiles sans nombre, sur cette mer infinie, entre la mort et la vie, je me posai la question : « Puis-je croire en Dieu ? En une puissance intelligente, pouvant le bien, nous jugeant, récompensant les justes ? ». Mon cœur, ma raison, n'ont pu répondre : oui.

Je pensais à un moment : si je pouvais télégraphier à Marguerite, que dirais-je ? : « suis en mer, par un temps magnifique. J'ai découvert la petite ourse ! ». Je n'étais pas du tout sûr que nous soyons découverts avant que le froid, ou la faim, ou la tempête se soient rendus maîtres de notre vie. Mais cette éventualité ne me troublait pas.

La lune se leva : à peine ! dirent les hommes. J'observai qu'elle était à la fin de sa course, se levait tard et précéderait le jour de peu.

« Deux fanaux ! Ils s'approchent ! ». Tous les virent, en effet, quand la vague nous prenait sur sa crête. Etaient ce des fanaux allumés aux canots de sauvetage ou deux d'un sauveur ? Ils restèrent sur place. L'aube blanchit l'Est. Les étoiles s'estompèrent. Un grand chalutier se profila tandis que la fumée d'un torpilleur lointain (celui dont nous avions, à un moment senti l'effluve de pétrole peut-être ?) courait dans le ciel !

C'était la certitude ! nous étions reconnus !

Le chalutier se mit en marche. Pourvu qu'il nous aperçoivent. En chœur, à mon commandement, de la barque et des deux canots, nous poussions des cris d'appel.

Le voilà qui se dirige vers nous. Mais on ne nous voit pas quand nous sommes au creux des vagues. Il nous dépasse ! Il oblique ! Il s'arrête enfin ! Un canot se détache, vient vers nous. Nous trouvons des jambes agiles pour passer du radeau sur ses bancs secs ! puis pour passer du canot au chalutier où déjà une centaine de naufragés garnissent le pont et la cale. Il est environ 9 heures du matin. Nous sommes restés dans le radeau 18 heures environ ! Je retrouve des têtes connues de l'équipage de La Provence, ou de la troupe, l'enseigne de vaisseau Faury, sec et propre, qui raconte ses interminables mérites et comment il eut l'intuition de faire ramer de sa baleinière vers le Nord pour être sur la vraie route.

Je retrouve mon camarade de chambre, le capitaine Berthomé. Nous tombons dans les bras l'un de l'autre. On s'était dit adieu, cependant ! ». Il a le front bosselé et une cicatrice à la racine du nez. Il a quitté le bateau à la dernière minute sur un radeau qui a été retourné par le remous au moment de la fin du navire. Il partit au fond et en remontant, frappa de la tête sur le radeau. Il se dégagea et grimpa dessus. Voici aussi le docteur Navarre, le Lieutenant Archambaud, un Sous-Lieutenant du 3^{ème} et deux officiers mécaniciens Perron et Xin.

Sur le « Canada », on trouve de l'eau, des biscuits. Le Commandant du navire, le Lieutenant de vaisseau Noel connaît mes frères de Toulon. Il m'offre une paire de chaussettes. Je me mets dans son lit, pendant que mon linge et mon uniforme sont mis à sécher au soleil.

Le « Canada » continue son sauvetage, vide les canots, les radeaux, recueille des malheureux cramponnés pendant 20 heures, dans l'eau, sur des balles de foin, sur des planches ou à la quille d'un canot renversé. Quelques-uns s'évanouissent en touchant le pont, d'autres sont égarés.

Ceux qui ont bien supporté l'épreuve ne cachent pas leur joie et les récits commencent à affluer. On apprend des traits nobles et touchants. Celui-ci : sur un radeau archi-chargé un soldat qui se débat dans l'eau, demande à monter. C'est matériellement impossible. Un fourrier de la Provence, Gauthier, se jette à l'eau en disant : « un marin doit sauver un soldat ». On a pu recueillir Gauthier vers une heure de l'après-midi, le 27. Le Fantassin, le torpilleur français aide aussi au sauvetage. Il a recueilli 300 naufragés. Le Canada lui en passe 200 et il file à toute allure sur Milo. Les 294 hommes restant, sur l'offre d'un poseur et dragueur de mines anglais, sont postés à son bord pour Malte. Je suis de ces derniers. Nous sommes accueillis et réconfortés d'une façon touchante par les Anglais. Leur bateau, coïncidence mystérieuse, s'appelle « Marguerite ». Nous nous séparons du Canada le 27 vers 13 heures 30 et, sans autre incident que deux alertes heureusement vaines, nous arrivons à Malte, le lundi 28. Les hommes ont échangé des bagues, des montres avec les marins du Marguerite. Nous avons reçu, en souvenir, un ruban de marin.

Malte, lundi 28 février un Lieutenant de vaisseau fait une enquête auprès de Fleury et de moi sur l'accident. Les questions sont interminables et oiseuses.

Nous prenons congé du Commandant, Sinclair Thomson, de Bostock Hill et des autres officiers et nous sommes conduits au « Tourville » sorte de dépôt de la marine française à Malte.

Bon accueil des Français qui compatissent à nos inquiétudes. J'ai le corps meurtri, des contusions à tous les membres. On me prête des bottines, des molletières, une casquette.

Le Capitaine Berthomé et moi, nous faisons une visite, sur La France à l'Amiral Lartige du Fournet, Commandant en chef, petit bonhomme vieux déjà, qui pense que nous n'avons pas été torpillés, mais heurtés par une épave nageant entre deux eaux !!

Je prétexte des instructions urgentes pour le Général Sarrail et demande à repartir pour Salonique par les voies les plus rapides... Je n'ai pas l'instruction de croupir à Malte.

La « délégation » s'informe auprès de l'amirauté anglaise. Celle-ci consent à me prendre sur le Blenheim qui partira le 29 à 3 heures. C'est un ancien croiseur transformé en navire atelier pour les réparations des torpilleurs et qui doit retourner à Moudros. Il sera convoyé par un torpilleur. C'est une sécurité, sinon d'éviter le coulage, tout au moins d'être repêché.

29 février

Quelques achats, le matin. Le strict minimum car je crains un second plongeon et je ne me soucie pas de noyer des objets précieux. Un boutiquier me vend avec force protestations de garantie une montre bracelet pour 7 shillings. Il la monte et la met à 9

heures moins un quart. A 9 heures moins 5, elle est arrêté ! Je reviens à sa boutique, indigné. Craignant le scandale, il change la montre pour une autre dont il me demandait 10/. Un bon bain au superbe club militaire anglais de la Strada Réale, un shampoing à mes cheveux salés et me voilà prêt à reprendre la mer. Le départ est retardé au lendemain.

1^{er} mars

Le Blenheim doit son nom à un lieu de bataille où les Anglais eurent paraît-il une victoire, près du Danube, au début du XVIIIème siècle. Il est commandé par le Capitaine Pitts, homme rond et jovial. Il me reçoit aimablement, me donne la meilleure cabine du bord, malheureusement peinte à neuf, d'une odeur insupportable et située au dessus de l'hélice qui fait un bruit infernal. Le Commander Waterlow, le Paymaster Mitchell sont particulièrement aux petits soins pour moi.

J'ai, je vous l'avoue, quelques inquiétudes dans les premières heures. Un bateau, semblable au Marguerite a été coulé hier dans les mêmes parages que La Provence. Il me semble cependant que le destroyer fait bonne garde.

La nuit nous atteint peu après notre sortie de Malte que nous quittons vers 17 heures. Cette journée du 2 mars se passe sans incident. Je la redoutais puisqu'elle nous mettait sur la route Malte-Arifo.

« Blenheim » 3 mars 13 heures 45

La nuit fut bonne, passée sur le sofa du Capitaine qui me l'avait offert. J'ai pu enfin dormir, ce qui ne m'était pas encore arrivé depuis le naufrage.

Sur le pont, dès le matin, un soleil éblouissant et chaud. Nous passons des détroits entre les îles. Un croiseur anglais nous escorte pendant deux heures, puis retourne à sa patrouille.

Le bateau file plus vite que l'espérait le Capitaine. Nous pouvons être à Moudros ce soir, au commencement de la nuit.

Les dépêches sans fil annoncent 870 rescapés. C'est plus que je n'osais l'espérer sur 2200 hommes ! Elles annoncent également l'arrêt de la bataille au Nord de Verdun. Est-ce l'échec des boches ou un temps d'arrêt pour une préparation d'artillerie nouvelle ?

3 mars 19 heures

Nous avons jeté l'ancre à 18 heures dans la grande baie de Lemnos. Agréable sensation d'être en sûreté.

La lumière du coucher du soleil est splendide. Ma fatigue se dissipe à l'admirer.

Rien n'est signalé de l'amirauté française. Aucun ordre pour moi. Pas d'espoir de repartir cette nuit sur un torpilleur ? J'aurai probablement, demain, un transport pour Salonique. J'accepte pour la nuit, encore, l'hospitalité agréable du Blenheim.

Dimanche 5 mars 7 heures et demie à bord du « Saint Georges » - En rade de Salonique où nous avons jeté l'ancre, il y a une heure environ.

J'ai pris congé du Blenheim hier matin vers 11 heures et me suis fait conduire à bord de la Démocratie. Le cuirassé français est commandé par le Capitaine de frégate, Mornet, homme aimable qui me retient à déjeuner, me fait faire une promenade à terre dans Moudros et sur une colline d'où nous apercevons Imbros et Samothrace, le mont Athos, le cimetière des Français morts à Moudros. Visite des tourelles du navire. Manœuvre des 305 ; quel perfectionnement de l'engin de destruction !

Embarquement à 17 heures 30 sur le Saint Georges, croiseur anglais affecté à l'usage d'atelier, qui lève l'ancre vers 18 heures.

Autre passager : Capitaine Douglas qui rejoint, à Salonique, le yacht « Endeavour ». Le soir, je suis furieux de la négligence de ces Anglais. Un officier fume sur le pont, des lumières fument partout. Nous facilitons la tâche des sous-marins !

Sur le pont, à 6 heures, avec l'espoir de jouir d'une belle aube, mais le lever du soleil est raté.

Je suis arrivé tout de même !

Lundi 6 mars Salonique

J'ai gagné la terre hier à 9 heures sur une chaloupe de La Gascogne que j'ai hélée du Saint-Georges. Au quartier général de l'A.O., chacun me fait un accueil touchant. Le Général est très cordial. Je le mets au courant de mes entretiens avec les ministres, de l'état d'esprits au Parlement et dans l'opinion. Le Général a le vent en poupe : une victoire sur le front d'Orient et il est l'homme qui s'impose à la tête des armées françaises.

Paul Gr. B est très ému en me revoyant ; Abrami m'embrasse. Chacun me presse de questions. Je suis le héros du jour !

Le Général m'invite à déjeuner, honneur insigne qu'il ne m'avait point fait encore à Salonique.

Je logerai avec Paul Gr. B et Abrami 26 boulevard de l'Armée (Léophoros Strastoy) dans la chambre qu'occupait Hourolle. L'après-midi, je commence à m'équiper à l'intendance anglaise, gros souliers de Tommy aux talons de fer, breeches et vareuse, manteau caoutchouc, chemises, le tout aux nuances les plus diverses de kaki.

Une nuit délicieuse, de ce plein sommeil dont j'avais perdu le goût depuis l'accident.

Aujourd'hui, suite de l'équipement. Déjeuner chez les Fernandez. Promenade sur Criquet qui me paraît boitiller un peu, suivi de Durand, sur ma jument nouvelle et sans nom.

Mardi 7 mars – Salonique

Déjeuner chez les Misrachi, 28 avenue de la Reine Olga, avec Abrami, les Fernandez.

Une heure de promenade sur la jument nouvelle, moins bien dressée que Criquet. Elle a peur à un moment des tramways et des grosses autos. Son trot est balancé quand elle allonge. Elle est à rectifier sur bien des points.

Ecrit des lettres et des cartes en quantité durant l'après-midi.

Hier, séance de cinéma : scènes de l'armée française en campagne. Salle d'invités anglais, grecs, serbes. Beaucoup d'applaudissements et d'enthousiasme. Tout cela concourt au rapprochement des habitants de la tour de Babel.

Sortirons nous de la tour ? Il en est question pour retenir les éléments allemands de la frontière qui seraient tentés d'aller à Verdun. Le Général m'en a parlé en me montrant un télégramme en ce sens reçu de Paris.

Salonique – mercredi 8 mars 16

Je fais une demande de remboursement des effets perdus sur La Provence. J'arrive à un total de 1 279 francs.

Déjeuné avec le Capitaine Darde et Paul Gr. B au restaurant de la Tour Blanche.

Promenade à cheval sur une jument nouvelle avec le Colonel Jacquemot rencontré en route.

Marguerite télégraphie et me demande « télégraphiez vérité santé ». je réponds : certifions santé homme parfaite. Bouet. Abrami. Ballin ».

Et de fait, je ne ressens presque plus la fatigue de ces jours derniers et mon doigt est complètement cicatrisé.

Jeudi 9 mars

Soirée organisée par l'Association des Anciens Elèves de la mission laïque au cinéma Pathé. Le Général Hoschopoulos, les officiers supérieurs serbes, les Anglais, Sarrail, les

marins italiens, le dessus du panier de la société salonicienne, officiels et autres. Très réussi ! La fin, émouvante : la Marseillaise reprise en chœur par toutes l'Assemblée vibrante !

L'intendant Bonnier qui revient d'Athènes et a vu le Roi rapporte de bonnes impressions.

Nous avons les yeux tournés sur Verdun. Comment cette terrible bataille s'achèvera-t-elle ?

Vendredi 10 mars

Déjeuner à la popote de l'aviation. Denain, de Eynde, chics types. Dîner, toujours avec Abrami et Paul Gr. B chez les Fernandez.

Je suis en ma qualité de « naufragé » le héros de ces réceptions.

Samedi 11 mars

Déjeuner au restaurant de la Tour Blanche avec le Commandant Leroy. Le Colonel Ractivau se met à notre table. Il fut chef du cabinet de Venizelos.

Pour lui, le « Roi » est intangible. La Grèce donne un exemple inattendu de discipline sous ses ordres. Il est persuadé que la Grèce se joindra à l'Entente avant la fin de la guerre.

Reçu une lettre de Marguerite du 1^{er} mars relatant ses impressions du jour où elle apprit la catastrophe. Mon télégramme de Malte arriva heureusement le premier.

Réception le soir, toujours en trio, avec les officiers aviateurs chez les Hadp Lazzars. Une nurse amusante et intelligente, Miss Linder ?

Dimanche 12 mars – Salonique

Pris le thé, invité par Grimeb à bord de « La Résolue », yacht de Lebaudy, réquisitionné par l'Etat, commandé par le Lieutenant de vaisseau de Verthamon. Deux hôtes du Capitaine : Madame Zafiris et Madame Pascalis, une smyrniote et une anglaise mariées à des Grecs.

Le soir, dîner chez les Saltiel.

Lundi 13 mars

Des détachements de cavaliers sont entrés en action avec des Boches à la frontière. Nous avons eu un soldat tué et deux chevaux blessés.

Thé chez les Fernandez, animé, élégant. Au retour, à pied avec le sympathique vétérinaire Caritte, homme de bon jugement et plein d'urbanité.

Mardi 14 mars

Verdun semble être bien défendu à Vaux et à Bethincourt. L'attente du communiqué chaque matin tient chacun en suspens. On a le sentiment qu'une des grosses parties de la guerre se joue là.

Mercredi 15 mars

Bouet m'a invité à accompagner le Général dans sa promenade à cheval cet après-midi. Promenade utilitaire : le Général mit trois fois pied à terre pour laver la tête à des chefs de service dont il était mécontent. L'interlocuteur ne faisait pas une figure bien réjouie ! Le Général est un cavalier imposant, droit et bien en selle. Il était gai et aimable. Il rend le salut aux plus humbles pioupious qui passent.

Jeudi 16 mars

Je rencontre, à cheval, deux amazones : Misses Linden et Smiles, étonnantes toutes deux de brio et d'audace sur leurs poneys. Elles montent en cavalier. N'était-ce deux ou trois petits détails, on les tiendrait, d'ailleurs, pour des hommes.

Arrivé à Salonique de Bernstein. A quand ses premières histoires ?

Vendredi 17 mars

Déjeuner chez les Saltiel avec Bernstein et Grunebaum. Le premier est un bel animal, intéressant à observer. Plus bel animal encore, le superbe alezan du Commandant Denain qu'il consent à me laisser monter à ses côtés pendant une heure au champ de manœuvres de la cavalerie. C'est un régal, un régal pimenté par l'impression, à tout moment, que quelque chose va casser.

Samedi 18 mars

Promenade le matin à cheval, comme hier. La lumière est délicieuse, les terres sont diversement et délicatement colorées. Le village de Kapondjilar.

Dîner le soir à bord du Saint-Georges. Le Commandant m'engage à revenir quand il me plaira, avec qui je voudrais ; il me propose de me faire visiter un sous-marin anglais.

Dimanche 19 mars

Reçu enfin un courrier et des nouvelles du 3 au 8 mars ! Abel Ferry et Aubry me rapportent le bruit que Joffre aurait voulu évacuer Verdun dès les premiers combats, mais que Pétain s'y oppose et tient bon. Le Temps du 7 mars a publié ma lettre de Malte au Président de la République. Les félicitations pour mon heureux sauvetage pleuvent avec des éloges.

Pas grand chose à faire au 3^{ème} bureau. Pas plus, d'ailleurs, me semble-t-il que dans toute cette armée qui manque de motifs et de moyens d'action.

Cheval ce matin, droit au Nord, vers un sentier de montagne. Des charognes répandent l'infection dans un ravin que nos chevaux traversent. Que sera-ce cet été ? Echapperons-nous au choléra ?

A 11 heures, la vedette du Tchad au débarcadère de la Tour Blanche. La Princesse Narischkine devait déjeuner à bord. Elle est malade et se fait excuser.

Au bureau de 2 à 6. Thé avec Gr. B et de Patron chez le Docteur Paschalis qui soigne, dit une plaque à sa porte, les « maladies internes ». Retour au Quartier Général pour lire les communiqués, bons dans l'ensemble.

Visite à Bernstein, au lit, à l'hôtel Olympos. Il a la grippe et redoute le climat de Salonique. Une heure de bavardage agréable sur des riens.

Rentrés à pied. Gr. B s'arrête au passage, au lycée où il a un rendez-vous avec Lecoq. Je m'aperçois que je n'ai pas dîné. Bah ! Cela n'a pas d'importance. Sont-ce là, vraiment, des notes de guerre ? Nous ne sommes pas en guerre, ici.

Promenade délicieuse sur les murs élevés de la ville. Fin de jour sinistre. Le soleil se cache, tout à coup, derrière un rideau épais et sombre. Il fait froid, soudain. Je frissonne, comme frappé de fièvre. Les jeux de la lumière d'Orient sont d'effet redoutable.

Jeudi 23 mars

Mauvais jour pour l'aviation de l'A.O. Au cours d'un bombardement, un avion monté par le jeune sergent Richard, pilote, et Misrachi, observateur, a été coupé en deux par un obus et précipité dans le lac Dojran. Un autre appareil, en panne, a été brûlé par ses

passagers qui n'ont eu le temps que de fuir devant des pelotons de cavalerie boche et de se réfugier en terre grecque.

Reçu trois lettres de suite et une foule d'autres d'amis émus par mon naufrage. Ces courriers m'arrachent à l'empoisonnement de ce ciel et de cette lumière étourdissants.

Dîner au Comité des Arts et des Curiosités de l'A.O. (C.A.C.A.D.). Dîner de fondation : des officiers, des sous-officiers de la marine, de toutes armes, des médecins, des artistes, des ecclésiastiques. Le dîner est de composition grecque. Tout d'un coup l'horreur me prend d'être à la table d'un banquet, et je file à l'anglaise prendre une tasse de thé chez Madame Haggi Lazari dont c'est la fête, et qui m'a convié. Elle attendait les aviateurs. Mais le Commandant Denain a prescrit le deuil pour les camarades, et l'interdiction de paraître dans le monde. Il vient, lui, cependant, avec le Capitaine Charbonnel qui raconte les émotions de son premier bombardement.

Vendredi 24 mars 14 heures 30 dans le nouvel appartement

Je viens de prendre possession des clefs, de notre rez-de-chaussée, et j'attends Durand qui doit opérer la première partie de mon déménagement tout à l'heure. Je me sens bien chez nous. C'est une joie de pouvoir fermer la porte à clef et de se dire : ma solitude est inviolable. On va pouvoir, dans ce home, penser, et lire, et bavarder avec des amis choisis.

Le ciel, ce matin, comme hier, était d'une pureté de cristal. Je ne peux plus me décider à finir mes promenades à cheval. De 7 heures et demie à 11 heures et demie ce matin ! Je me suis arrêté, il est vrai, dans un cimetière turc abandonné, sur une hauteur d'où la mer apparaissait aussi pure que le ciel. Un vieil olivier tendait ses branches tordues. Je leur ai confié les rênes de ma jument qui a compris qu'il fallait rester immobile et goûter, calme, l'ivresse de la lumière, des parfums, de la joie d'être, qui par tous les pores me pénétrait.

Déjeuner à la popote du Commandant Larrouï, commandant des hydravions de l'A.O. Le Commandant Raussay se trouve là. La salle à manger est une caisse d'avion ingénieusement aménagée. Le repas est délicieux, assaisonné d'esprit et de récits de marins évocateurs de belles contrées.

22 heures 30

Le déménagement achevé, j'ai fait une apparition au 3^{ème} bureau, puis j'ai entrepris à nouveau, pour le coucher du soleil, l'ascension de la ville haute. Quelle symphonie de lumière !

Je m'ouvre aux joies de la vue comme jamais, auparavant, je ne le fis. Les montagnes, au levant, violettes. Au couchant, la rougeoyante fournaise. Par une vieille porte du rempart de pierre le soleil apparaît. Il éclaire autour de moi des objets qui se transfigurent. Quelle beauté ! Je tomberais à genoux devant l'immortelle splendeur de la

lumière. Puis c'est l'escalade des rues étroites à la recherche des éclaircies d'où pourra se voir un nouveau coin du ciel. Pour voir toujours mieux, je m'é gare dans des champs. Je franchis des murailles. Finalement je tombe chez un paysan qui m'ouvre sa porte et me met sur une route. La descente vers la ville basse à travers les rues tortueuses, au pavé de pierres pointues qui meurtrissent les pieds. Par ci, par là, un cyprès majestueux, un noble minaret se découpent dans l'air éclatant. La station dans l'Eglise grecque, où l'on brûle des bougies, où l'on se signe, où l'on chante en l'honneur de Saint Dimitri. Des parfums, de la musique, des chants et des images, moyens de toutes les adorations, de toutes les élévations.

La voiture aux deux poneys qui par les rues noires et bosselées me met à l'avenue de la Reine Olga. Dîner à la popote. Conduite du Sous Lieutenant Brunet gouverneur de la Nouvelle Calédonie. Il pénètre avec moi dans ma nouvelle demeure. Assis dans les rocking chair, nous nous entretenons pendant quelques instants de Léon Bourgeois dont il fut le secrétaire.

Je refais le tour de notre rez-de-chaussée. Les ablutions, puis au lit. Couché, je griffonne ces lignes, heureux d'être là, tout seul, dans un coin de Salonique, perdu avec mes pensées – trop seul !

Lundi 27 mars

Les jours passent. Je ne note plus mes impressions. Je les sens trop vivement pour les écrire.

Nous avons été bombardés il y a deux jours par une escadrille d'avions boches – 20 bombes lancées – une vingtaine de grecs tués, autant de blessés ; l'explosion du Parc du Génie : 27 tonnes de cheddite. Ce fut formidable ! Les Saloniciens commencent à être effrayés : les loyers vont baisser.

Promenade à cheval : parti à 7 heures – route de Sedès – Gabepolis se profile avec élégance sur le plus azuré des écrans.

Je m'éloigne des hameaux envahis par les poilus. Il faudrait trouver un petit coin de paysans pour s'y reposer et goûter avec du laitage. Un konak au loin, lumineux et attirant au-dessus des pentes cultivées. Il faut traverser des marais pour s'y rendre, où paissent de grands buffles à l'œil pâle, des ânes, des chèvres. Criquet est inquiet quand il doit, avancer son pied dans l'eau bourbeuse. Des cigognes s'envolent soulevant avec effort leurs longues et lourdes pattes. Le soleil distille le parfum de la terre et des champs qui, doucement, flotte dans les airs.

Le Konak - un intendant accueillant – des enfants curieux et amusés – quelques femmes. Je gobe des œufs frais et crus. La jeune femme de l'intendant offre du café turc dans la pièce du maître, blanchie à la chaux. Par la fenêtre ouverte, la campagne sourit, joyeuse d'être enveloppée de belle lumière. Je me sens Virgilien.

Retour difficile. Pour rejoindre la mer, je m'engage dans un marais interminable. Mon cheval s'enfonce jusqu'aux genoux. Il s'énerve, se fatigue. Voici enfin la terre ferme. Je descends de cheval à 13 heures, fourbu, heureux.

A 14 heures, visite du E. 25 avec Madame H.L. et son hôtesse la jeune infirmière, Mademoiselle Adenet - la petite barque instable – la gymnastique sur le sous-marin – le thé aimable et réconfortant du Commandant Olivier sur le Saint-Georges.

Le soir, pluie diluvienne.

Mardi 28 mars

Départ à cheval à 8 heures vers le Konak en évitant, cette fois, le marécage. La beauté des choses m'émeut. La tache jaune des sésames (?) sur le grand tapis vert – les laboureurs bulgares à la peau basanée, à l'air grave, aux gestes rythmés, vêtus de belles couleurs rouges, bleues, jaunes – un pâtre à la robe blanche derrière ses brebis.

Pied à terre, à la découverte : un petit divan dans un ravin, des tortues, des myosotis à la couleur de jolis yeux, l'exquise torpeur où me mettent les douces caresses du soleil. Je me lève à regret pour déjeuner des œufs sur le plat cuits à l'huile ! Un verre de lait savoureux – le grand plat de yaourt blanc et frais.

De la grande pièce blanche, la radiation du bleu, du vert, des fleurs fruitières. Ne serait ce pas le bonheur de vivre là parmi toutes les belles choses, mais viendrait l'hiver....

Retour à 17 heures – un thé réparateur.

Dîner d'adieux du Commandant Larrouï, commandant le centre d'hydravions. Une vingtaine de couverts sous un hangar partagé avec un appareil. Un menu parfait – des discours – du champagne – une Madame en décolleté, une grande plume plantée dans sa coiffure savante ! On se croirait à Paris – nous ne sommes pas en guerre. A ma gauche, le Lieutenant Citri qui bavarde, bavarde et me dispense de penser avec lui. Alors, je pense tout seul et suis mes chères visions pendant que tout un monde est évoqué par ses lèvres intarissables.

Rentré à 23 heures avec Paul Gr. Ballin

Mercredi 29 mars

Peu de cheval le matin, 7 à 10. Le temps est lourd, couvert au départ. Criquet dort. Il ne se réveille qu'à sentir la brise marine, au retour, le long de l'eau. Les Anglais se baignent avec leurs chevaux, suis comme eux, au point le plus agréable du rivage. Si les jeunes amazones anglaises passaient ?...

Le chef du 3^{ème} bureau m'annonce que nous partirons ensemble demain à 4 heures du matin, sur le front. J'en eusse été joyeux en d'autres temps. Les privations de mes promenades me laissent un petit regret d'obéir.

Thé exquis – je lis du Verlaine. La musique et la tendresse du pauvre Choulette ne m'ont jamais autant touché.

Déjeuné avec Bernstein et Bouet au Cercle de la rue Venizelos : ce Bernstein est véritablement un animal intéressant, brutal, égoïste, féroce, clairvoyant. Il n'a ni modestie, ni pudeur. Il parle d'un sujet de pièce conçu avant la guerre. « Cette pièce aurait été comme un aigle planant sur mon œuvre ». Il raconte ses aventures, parle des détails les plus intimes, donne des noms. Il faut être malade pour en arriver à ce degré d'impudeur !

Karassouli jeudi 30 mars midi

Nous ne sommes partis qu'à 9 heures ce matin, en draisine, le Commandant Lerou, le Commandant Delameta et moi. Le ciel était gris et bas. J'aurai eu froid sans la capote prêtée par un sapeur du génie à la gare des orientaux. Le quadricycle sur rail est un moyen agréable de voir du pays, le long des voies ferrées. Le terrain a changé d'aspect depuis trois mois que je ne l'ai vu. Après quelque demi-heure, le soleil sort ; Il tiédit la campagne, les fleurs fruitières envoient leurs effluves par moments. Les troupeaux s'éloignent effarouchés. Des cigognes enlèvent leurs pattes en ancre.

Arrivée à Karassouli vers 11 heures. Le Général Regnault est en reconnaissance. Il nous fait un aimable accueil à midi et demie dans la salle obscure, blanche et fraîche où son E.M a établi la popote.

Après déjeuner, à cheval, et à pied, vers la cote 350 au-dessus de Dréovica, où le Colonel Toppart a installé le 2. G. de la 243^{ème} brigade et des éléments qui lui ont été adjoints. Cachés derrière des buissons, nous nous faisons expliquer la topographie des lieux par le Lieutenant Varenne. Nous voyons toute la vallée du Selenili-Deresu et les hauteurs qui la bordent. Les petits villages blancs s'étalent ou se tapissent dans des creux : Bekuli – Cidemli - Reselli - Krastali, etc... Les ouvrages boches nous apparaissent à merveille. Il est temps que nous renforçons nos positions de ce côté si nous voulons éviter un coup de main. Des batteries de tous calibres canonnet nos lignes sans grand dommage, jusqu'à présent.

Nos chevaux et notre dragon nous ramènent à Karassouli. Concert puissant des grenouilles, c'est comme un accompagnement de guitares. Les lueurs du couchant sont splendides. Nous couchons à « l'hôtel » ! Une pauvre bicoque dans la guerre avec quatre lits misérables – 1 fr. le lit. Nous retenons les quatre pour passer la nuit seuls.

31 mars

Départ en draine avec le Général Regnault, le Commandant Laugnier, le Commandant Leroy et moi, jusqu'à Kalinosa. Reconnaissance de ce point où les chevaux nous attendent jusqu'au mamelon de Kalinosa, puis au mont des morts. Là des ossements blanchis abondent, avec des cartouches, des fragments d'obus. On se battit sur ce sommet lors de la guerre balkanique. L'impassible nature pousse, de ravissants petits myosotis bleus et des iris noirs parmi ces vestiges de morts. Nous sommes avec une escorte. Les « saucisses » boches voient certainement nos chevaux défiler, mais nous ne recevons aucun obus. Un tir contre un avion ennemi fait cependant tomber à quelque centaine de mètres devant nous quelques obus non éclatés au ciel.

Retour à Karassouli pour le déjeuner. La plaine du Vardar dégage, sue, sent la fièvre, les miasmes mauvais. Le contraste est saisissant lorsqu'on revient de quelque hauteur.

Après déjeuner, sous un soleil de plomb, le Commandant Leroy et moi, nous partons pour Kara-Sinanci. La draine jusqu'à surmenage. Là des chasseurs d'Afrique avec des chevaux. Au kilomètre 67, nous grimpons la piste vers Drivens. Pentés abruptes. Etonnement que les chevaux chargés y puissent circuler.

Drivens, le Colonel Naurel des chasseurs d'Afrique qui prépare sa relève.

Nous continuons jusqu'à Kara-Sinanci où nous arrivons quelques minutes avant la fin du jour. Le Commandant Boré-Verrier nous signale les défenses et explique la situation. Elle est satisfaisante de ce côté où le contact est pris avec les Bulgares. Les habitants sont dressés : défense de laisser apparaître un feu, de sortir de chez soi après la nuit, de paraître aux cimes ou sur le minaret. Les soldats n'ont pas le droit de pénétrer dans le village. Les achats se font collectivement. Les Turcs, quand un officier passe, se lèvent et saluent avec respect. Un exemple fait à Najadag (trois habitants fusillés) invite chacun à la réserve.

Le Commandant Bori-Verrier nous offre une charmante hospitalité. Je dors tout mon saoul sur un brancard.

1^{er} avril

Départ à 7 heures du matin pour Najadag, à pied. Vue superbe sur le Vardar et les lointains. A Napadag, le jeune Capitaine Tassin nous pilote à travers les tranchées.

A 9 heures et demie, les petits chevaux d'Afrique nous rejoignent ; retour à Karassouli. Au kilomètre 67, l'auto sur rails du sous-chef Dsille nous prend. Déjeuner long et fatigant. Retour en draine, à la nuit, sous une petite pluie fine. Lu le « Bonheur de Ginette » !!

Salonique 2 avril 1916

J'ai trouvé notre appartement vide en rentrant hier soir. Il avait été déménagé en mon absence. Mes meubles (!) sont maintenant rue Aghiae Thriados, n° 3, la rue de la popote des officiers d'E.M. L'appartement n'est pas mal. Je le partage avec Abrami, Gr. Ballin et un nommé Delac que je ne connais pas.

Retrouvé Criquet avec joie ce matin, malgré la pluie qui tombe assez drue. Promenade sur la route du lac Laugadga. Le cheval est à mi enfoui sous le grand imperméable, la tête disparaît sous le capuchon. Les Anglais qui mènent leurs chevaux à la promenade sont tout surpris d'apercevoir cet appareil, sous la pluie, sur cette route.

A midi, quand je reviens, le temps change et se met au soleil. J'irai à cheval encore à la fête de Duras, à l'Ecole d'Agriculture.

Retour à 19 heures, délicieusement vanné. Je m'apprêtais à prendre le service de nuit mais Réginald Karm, le Capitaine, me demande de le prendre à ma place et de me substituer à lui demain.

5 avril

Toute la journée dehors, à cheval, vers le Konak. Temps exquis. Lumière qui vous caresse et vous grise. Longue rêverie sur la pente d'un ravin. Le choc des tortues qui s'animent. De jolies fleurs de tous les mauves, si fragiles, qu'on les peut à peine toucher. J'en oublie le déjeuner.

L'intendant n'a pu trouver du lait : quatre œufs à la coque, si purs ! du yaourt, du café turc avec du pain bis succulent. Les bruits de la campagne, la douceur de vivre : j'ai soif de caresses, de tendresse. Je voudrais être enveloppé de tout l'amour de la terre.

La petite fille malade, elle sourit. Une gastro-entérite certainement. Conseils à la mère, désolée, abattue. Je reviendrai demain.

Rentré à 18 heures 30 ! Leçon d'anglais le soir avec Mademoiselle Ogereau, la deuxième leçon.

Jeudi 6 avril

Parti avec Criquet à 8 heures vers le Konak pour apporter des produits pharmaceutiques à l'enfant. Les parents m'accueillent avec une reconnaissance touchante. Rentré à midi. Travail au bureau l'après-midi.

Vu Rateau de l'Echo de Paris, retour de Corfou. Les Serbes lui paraissent en excellentes conditions. Les hommes sont refaits et désirent mordre. Les chefs sont moins en forme, peut-être. Il redoute le transport sur mer et craint l'action des sous-marins. A son avis, mieux vaudrait passer par la terre : Sauté – Quaranta – Roritza (?) ou une autre voie.

La bataille de Verdun continue ; Il semble que nous reprenions quelque avantage. Les Boches, en tout cas, n'avancent pas sensiblement. Tout l'intérêt est dans la proportion des hommes mis hors de combat, de côté et d'autre.

Leçon d'anglais. Mademoiselle Ogereau est seule avec Mademoiselle Aduray, dans la maison amie.

Vendredi 7 avril

Fête de l'Indépendance grecque. Des officiers iront à 10 heures et demie avec le Général, à Sainte Sophie. Je n'ai aucun goût pour ce spectacle. La fière indépendance des Grecs.... Un mythe. Mélas, ancien secrétaire du Roi, disait, paraît-il, hier : cette fête de l'Indépendance sonne, cette année, comme un glas des morts. Il pourrait dire vrai pour ce neutre pays de petites âmes et de petits caractères. Sa situation financière est très gênée, paraît-il. Les soldats qui passent n'ont pas de souliers aptes à faire quinze jours de campagne.

Bon galop, ce matin, avec Bouet et le Commandant Garchery rencontré en route, Gitane, très en forme.